

ENTRETIEN AVEC MIREILLE GANSEL

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Une petite fenêtre d'or
(2016)

Comme une lettre
(2017)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Poètes de la RDA
(Les Lettres Nouvelles / Maurice Nadeau, 1971)

Sang et fleurs : le chemin du poète To Huu
(Éditeurs Français Réunis, 1975)

Des nouvelles de l'homme. Visages du Vietnam
(Hanoï, Fleuve Rouge, 1985)

*Chants-poèmes des monts et des eaux,
anthologie des littératures orales
des ethnies du Vietnam*
(Éditions Sudestisie / UNESCO, 1986)

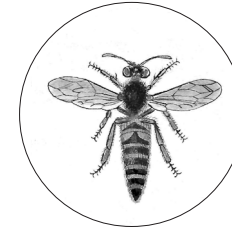
Larmes de neige
(Calligrammes, 2006)

Chronique de la rue Saint-Paul
(Calligrammes, 2010)

Traduire comme transhumer
(Calligrammes, 2012)

ENTRETIEN AVEC MIREILLE GANSEL

février-mars 2017



La Coopérative

LA COOPÉRATIVE. *Comment s'est constitué le recueil que nous publions aujourd'hui, intitulé Comme une lettre ?*

MIREILLE GANSEL. J'ai écrit le premier poème, celui sur l'épouvantail, dans la haute vallée du Loetschental, en Suisse, que j'ai découverte en 2007 quand des ethnologues suisses, désireux de m'aider dans mon travail de traduction des travaux de l'ethnologue Eugénie Goldstern, m'ont invitée à résider dans petite maison en bois du XVI^e siècle qui avait appartenu à Arnold Niederer. Le jeune Niederer était colporteur d'articles de tabac, quand un beau jour, arrivant dans le Loetschental, il fit la connaissance du peintre Albert Nyfeler, qui l'embaucha comme secrétaire et lui permit de faire des études. À partir de sa thèse soutenue en 1956 sur le travail communautaire dans le Valais, Niederer, devenu professeur à l'université de Zurich, a contribué à dégager entièrement la sociologie et l'ethnologie helvétiques des influences national-socialistes qu'elles avaient subies. Après sa

mort, son chalet est devenu, par la volonté de sa veuve, une résidence pour les chercheurs. C'est là que j'ai achevé ma traduction d'Eugenie Goldstern. J'avais plus ou moins décidé que cette traduction serait la dernière – en fait, cette décision était déjà en germe à la fin de ma traduction de Nelly Sachs, mais Eugenie Goldstern était une personnalité si exceptionnelle que je n'ai pas pu refuser la proposition de la traduire. Après ce travail, j'étais dans un état d'extrême fatigue. Des amis m'ont alors offert un séjour dans un hôtel au bout du Loetschental. Là, sur un chemin de pèlerinage qui mène à une chapelle au pied des glaciers, tout d'un coup, à la vue d'un épouvantail, quelque chose a chanté en moi. J'ai laissé ce poème en tête du recueil parce qu'il a vraiment été le premier. Les autres poèmes ont suivi.

L.C. *La traduction t'avait-elle éloignée de l'écriture personnelle ?*

M. G. En tout cas, après mon travail sur Nelly Sachs, j'étais dans un état proche de l'aphasie. Les traductions que j'ai faites m'ont mise assez tôt en contact non pas seulement avec une langue, l'allemand, mais avec un état bien particulier de cette langue. L'allemand de Reiner Kunze est un allemand slave, un allemand passé par la Moravie, influencé par la poésie de Jan Skacel, que Kunze a traduit et dont il dit qu'il lui a rendu son enfance, l'aidant à surmonter les diktats du réalisme socialiste qui lui avaient été inculqués. Le grand

bienfait de la traduction, c'est celui que j'ai essayé de décrire dans *Traduire comme transhumer* dont la dernière page a été écrite sur la vieille table en bois d'Arnold Niederer : quand on traduit, on croit qu'on va vers l'étranger, et on découvre que l'étranger, ce n'est pas seulement l'autre, c'est aussi soi-même.

L.C. *L'écriture poétique a-t-elle été pour toi une forme de retrouvailles avec toi-même ?*

M.G. Il y a eu une période où j'ai écrit des poèmes sous une impulsion irrépressible, c'était au Vietnam. J'avais déjà écrit de la poésie, mais dans ce pays, le choc de la langue vietnamienne a suscité en moi l'écriture d'un recueil. C'est par la rencontre avec l'autre qu'on se trouve soi-même. Dans ma famille, il y avait des interdits multiples sur le désir d'écrire et d'apprendre certaines langues. J'ai dû faire un long détour par l'altérité pour me trouver moi-même. Le Vietnam était le détour le plus grand que je pouvais faire ! Mais l'allemand lui aussi était un détour. Mon père détestait la langue allemande, tout comme une partie de ma famille hongroise après la Shoah. Il n'a pas du tout approuvé que je passe l'agrégation d'allemand. Rencontrer la poésie de Kunze, ç'a été pour moi trouver un juste rapport à la langue allemande, et me retrouver moi-même à travers lui. Je n'avais pas encore ma langue, je ne l'ai trouvée que par des rencontres comme celle-là. Il ne s'agit pas seulement de traductions, mais

de rencontres humaines. Traduire l'allemand a été pour moi une réconciliation intime avec cette langue. La traversée de la poésie de Nelly Sachs ensuite a été un parcours encore plus intime, et plus éprouvant, mais aussi salutaire. C'est une expérience qu'ont faite beaucoup d'écrivains : pour Primo Levi, traduire Kafka a été de cet ordre, par exemple une épreuve, une confrontation. Pour moi, traduire Nelly Sachs, c'était comme acquitter une dette.

L.C. *Comment as-tu ordonné les poèmes de ce livre ?*

M.G. Quand je vous les ai donnés à lire, les poèmes étaient encore dans l'ordre où je les ai écrits. Et puis votre proposition de les publier a conduit à des déplacements qui ont fini par tracer une sorte d'itinéraire : ils se sont regroupés par lieux. À chaque fois, il s'agit de se mettre en route. De chercher des lieux où l'on se sentira chez soi. De les habiter. De ces lieux, on peut envoyer des messages qui en portent l'empreinte. Aussi le titre s'est-il imposé tout naturellement. L'expression « comme une lettre » figure d'ailleurs déjà dans *Une petite fenêtre d'or* pour qualifier certains textes. Écrire un poème *comme* une lettre, c'est aussi souligner qu'il s'agit d'une analogie, et d'un geste qui implique une éthique. Le propos est de s'ouvrir à l'autre, non d'étaler son moi.

L.C. *En t'écoutant parler des lieux, on ne peut pas ne pas penser à la parole de Hölderlin, « l'homme habite*

en poète ». On trouve dans tes poèmes la thématique de l'habitation, mais aussi celle de l'errance, de la migration. Comment les deux s'articulent-ils ?

M.G. Il s'agit d'habiter avec la conscience que toute résidence est provisoire. J'ai habité longtemps la rue Saint-Paul, à Paris, et puis je l'ai quittée, en écrivant un livre pour lui dire adieu. Une résidence, pour moi, c'est avant tout un lieu où l'on est *accueilli*. J'aime certains hôtels, par exemple, des lieux où l'on est en transit. Et la langue que j'habite, la langue de mes poèmes, est, je l'espère, une langue accueillante. Paul Ricœur dit de la traduction qu'elle est une hospitalité langagière : pour moi, il n'en va pas autrement de l'écriture d'un poème.

Paris, février-mars 2017.

Déjà parus
aux Éditions de la Coopérative :

HUGO VON HOFMANNSTHAL
Le Livre des amis

*

GERMONT
Sonnets

Ballades

Stances

La Part de fragilité
(roman)

Plages non loin de Nantes
(roman)

*

Mam'zelle Gnafron
et autres pièces du Guignol lyonnais
(recueil de 1925)

*

MIREILLE GANSEL
Une petite fenêtre d'or

*

JEAN-YVES MASSON
La Fée aux larmes

*

SARAH BERNHARDT
L'Art du théâtre

*

PAUL VALÉRY
Lettres à Néère (1928-1935)

À paraître :

HERMANN HESSE
La Foi telle que je l'entends

MARIE VON EBNER-ESCHENBACH
Aphorismes

GERMONT
Maximes

PAUL VALÉRY
Sur Nietzsche

Cet entretien
a été composé par la Coopérative
en avril 2017
et mis à la libre disposition des lecteurs
sur notre site internet.

Nous rappelons
que toute citation qui en sera faite
doit comporter une mention de la source.

